

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 JANVIER 1859.

No. 3.

L'ÉCOLE.

Un tout petit enfant s'en allait à Pécole.
On avait dit : “ Allez ! ” Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd : il ne pouvait courir.
Il pleure et suit de loin une abeille qui vole.
“ Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à Pécole : il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire ;
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée,
J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée ;
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor, nous en aurons d'écluses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours. [journ.]
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert,
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
“ Oh ! bonjour, dit l'enfant qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle.
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi,
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse ;
Car je respire à peine et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient la mort si je tardais longtemps,
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégaris ;
L'herbe croît, c'est l'instant d'aller faire les nids.
J'ai tout vu ; maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
Il faut en profiter. Je me sauve. — A demain ! ”

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
“ Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
Voyez ! ma main est rouge : il en est cause. Au jeu,
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à Pécole, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs et j'y vais tous les jours ;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire,
Le sort des chiens me plaît ; car ils n'ont rien à faire.
— Écolier ! voyez-vous le laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf, qui, d'un pas lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme,
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,

Voire mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange ;
Allez donc à Pécole ; allez, mon petit auge ! ”

L'enfant crut le bon dogue ; il travailla gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

MINE DESBORDES-VALMORE.

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR LA CIVILISATION ET LES ARTS.

(Suite et fin.)

Le Catholicisme n'a pas borné la sa bénigne influence. A son apparition il trouve au sein de la société une monstrueuse inégalité dans les conditions ; non point cette inégalité fruit du génie, du juste pouvoir ou des richesses, mais l'homme condamné à servir d'esclave à l'homme ; l'homme privé de ses droits et de sa liberté ; l'homme traité à l'égal de la brute. A la vue d'une coutume si en opposition avec ses dogmes, il jette un cri d'alarme ; il tente d'adoucir le sort de ces malheureux, avant qu'il lui soit permis de les rendre à la liberté. Il temporise cependant, et, voyant que le temps n'est pas encore venu de s'interposer entre ces infortunés et leurs bourreaux, il fait tous ses efforts pour rendre leur état moins intolérable. Le premier il donne l'exemple : tous les évêques et les clercs mettent leurs esclaves en liberté, et, après avoir ainsi préparé les voies, il entreprend de mettre la dernière main à l'œuvre. “ O Homme, s'écrie-t-il, il ne t'est pas permis d'attenter injustement à la liberté de tes semblables. Ce malheureux, l'objet de tes mépris et de tes outrages, ce malheureux est ton égal : comme toi il est la créature d'un Dieu juste et bienfaisant. Cesse donc de le rabaisser en exigeant de lui une soumission qui ne t'est pas due. ” On est quelque temps rebelle à sa voix, mais enfin la conscience l'emporte, et la liberté succède à l'esclavage. C'est ainsi que cette religion sainte replace l'homme au rang d'où il était tombé. Péclairé, le rend meilleur, et comble les inégalités qui régnaient dans la société.

Non contente d'avoir ainsi amélioré la condition de l'homme, d'avoir formé une société forte et bien réglée, elle veut encore veiller à son bien-être et à sa conservation. Elle bénit l'union de l'homme avec la femme, pour leur apprendre que

l'état dans lequel ils s'engagent est un état saint ; que le lien qui les unit est indissoluble, et que de là dépendent les bonnes mœurs et la tranquillité des empires. “ En effet, dit J.J. Rousseau, jamais il n'y a eu de cour entièrement livrée à la débauche sans qu'il y ait eu des révolutions et des séditions. ” L'ancien Paganisme permettait la polygamie et le divorce ; l'Eglise s'élève contre cet abus. Les princes se récrient, ils veulent passer par dessus les défenses ; les foudres du Vatican les atteignent ; les armes tombent des mains de leurs soldats, les sujets refusent leur obéissance, il faut revenir au devoir ou bien encourir la perte d'un royaume et une damnation éternelle. Ainsi, par ses soins, l'harmonie renaît dans le monde physique et moral.

Pour assurer son œuvre, le Catholicisme appelle à son secours les sciences et les arts. Au milieu des invasions des barbares, des hommes pieux et savans s'enferment dans les monastères, et là, malgré le bouleversement de la société et le fracas des armes, ils conservent comme en dépôt les trésors de la science. La disparition des barbares leur ayant assuré la tranquillité, il sortent de leurs retraites et répandent sur le monde le fruit de leurs veilles et de leurs travaux. De nombreuses écoles s'ouvrent de toutes parts, la jeunesse y reçoit une éducation religieuse et scientifique. Une génération d'hommes instruits se prépare, et le monde marche à grands pas vers la civilisation. Les arts négligés pendant les invasions reprennent un nouvel essor. Les hautes idées de la grandeur et de la majesté de Dieu, imprimées dans les âmes par la Religion, vont porter leurs fruits. L'Europe entière se couvre de vastes cathédrales dont les pyramides gothiques, sveltes et légères, semblent percer les nues, et témoigner de la grandeur du Dieu qu'on y adore. Les Raphaël, les Michel-Ange dotent le monde d'imitables chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Tout se remue, tout s'agite, il se semble qu'on soit trop à l'étroit sur ce globe ; on observe, on interroge les secrets les plus impénétrables de la nature. L'océan est étonné de voir l'homme se hasarder sur